

Maria Hermínia Amado Laurel

Universidade de Aveiro

Déclinaisons politiques de l'histoire littéraire et *études littéraires*¹

...faire l'histoire de l'histoire littéraire, c'est penser pour aujourd'hui et demain

Antoine Compagnon (1983)

Bien que la réflexion sur les contextes politiques et institutionnels dans lesquels se situent les études littéraires ne semble pas constituer un des soucis majeurs de la critique littéraire, il nous semble pertinent d'y revenir, surtout à l'époque actuelle, où ces études ne semblent plus aller de soi. Un déclin qui s'est considérablement accentué à partir des années 1980, période à partir de laquelle nous situerons notre analyse. Effectivement, c'est de cette époque que datent quelques "événements" fondateurs de la situation contemporaine, soit au niveau de la publication de textes de référence qu'il conviendra d'"actualiser"², dans un double mouvement de "mise à distance" et "d'investissement de nos croyances", d'après la méthodologie préconisée par Yves Citton³, soit au niveau des changements socio-politiques et institutionnels dont nous sommes les héritiers.

¹ Ce travail est financé par Fundos Nacionais auprès de FCT - Fundação para a Ciência e a Tecnologia dans le cadre du projet "PEst-OE/ELT/UI0500/2011".

² Le concept de "lecture actualisante", proposé par Yves Citton dans le cadre d'une réflexion herméneutique sur la lecture littéraire, qui invoque la pensée politique d'Alain Badiou, accentue la nature politique des choix interprétatifs et propose une autre méthodologie d'approche des textes : "Le lecteur récupère alors une part d'activité: plutôt qu'agir (dans l'alternative faire ou ne pas faire), il faut commencer par écouter différemment, reconstruire la situation en déplaçant les termes de l'interprétation, et communiquer à autrui la reconfiguration qu'y apporte notre activité interprétative". Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser : Pourquoi les études littéraires?* (Paris : Éditions Amsterdam, 2007), p. 310.

³ *Ibidem*, p. 318.

L'histoire de l'enseignement nous invite à percer des circonstances contextuelles souvent de nature politique (dont les motivations et les objectifs à atteindre) qui dépassent le domaine restreint de la spécialité de chaque discipline lors de sa formalisation dans le cadre institutionnel⁴. Des circonstances qui méritent d'être approchées à partir de plusieurs perspectives, dont, en premier, la perspective historique, que le regard sociologique et institutionnel enrichit, mais qui ne saurait fournir en elle-même une vision d'ensemble sur la *vie* d'une discipline en dehors d'une réflexion d'ordre théorique, méthodologique et politique sur son évolution au sein du système des disciplines avec lesquelles elle interagit. S'agissant de l'enseignement de la littérature, une discipline s'affirme comme particulièrement relevante pour les études françaises, en ce que son histoire se confond avec l'histoire de la discipline même : l'histoire littéraire. L'histoire récente de la discipline nous montre que les trente dernières années ont apporté des changements profonds à son évolution. La *vie*⁵ de cette discipline nous invite à nous interroger sur la problématique des rapports entre la littérature et la politique considérée dans le cadre des rapports de pouvoir qu'établissent entre elles les disciplines avec lesquelles l'histoire littéraire s'est croisée (et se croise) dans son parcours; des disciplines marquantes de l'histoire de l'enseignement littéraire. Nous nous proposons ainsi d'identifier et d'analyser quelques facteurs qui déterminent les déclinaisons politiques de ces disciplines, en ce que ces déclinaisons se construisent selon une syntaxe complexe au long des trente dernières années. Parmi ces domaines disciplinaires, ceux qui intéressent l'histoire culturelle, la théorie de la littérature, les études francophones ou les études comparées, ont particulièrement contribué à l'avènement de conditions de possibilité d'une autre histoire littéraire, que les études culturelles ont dépréciée, mais que des mouvements de retour au texte redécouvrent selon d'autres perspectives de recherche.

⁴ Le travail développé depuis vingt-cinq ans par la Société internationale pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde (SIHFLES) et, plus récemment, depuis 1999, par l'Associação Portuguesa para a História do Ensino das Línguas e Literaturas Estrangeiras (APHELLE) constitue une référence incontournable dans ce contexte.

⁵ Nous empruntons l'expression lansonienne "la vie littéraire", pour faire référence à tous les facteurs qui conditionnent l'existence de cette discipline.

Nous constatons que l'histoire littéraire revient à l'ordre du jour à partir des années 1980, en contrepoint au déclin de la théorie, dont l'apogée remontait aux deux décennies précédentes, et avait correspondu à une période d'intenses combats idéologiques. Des engagements politiques de l'époque rendent compte de la scission de la Sorbonne, au niveau institutionnel, et les querelles qui opposèrent les défenseurs de la toute nouvelle "nouvelle critique" aux partisans de l'histoire littéraire, dans l'héritage de G. Lanson et d'une certaine idée d'université; la querelle qui opposa Roland Barthes, de l'École des Hautes Études, à Raymond Picard, de la Sorbonne, en constitue un des moments les plus marquants⁶. Pourtant, Antoine Compagnon le reconnaît: "si profonde est la marque imprimée par Lanson à l'enseignement français qu'on ne peut pas dire que la nouvelle critique, malgré son succès auprès du public cultivé, ait entamé sérieusement la domination institutionnelle de l'histoire littéraire"⁷.

Effectivement, l'histoire de l'histoire littéraire semble séduire plus d'un spécialiste depuis les années 1980 jusqu'à nos jours. Alain Vaillant poursuit cette voie de recherche, et il intitule la première partie de son livre *L'histoire littéraire*, publié en 2010, "Brève histoire de l'histoire littéraire", quitte à développer son analyse au long des quatre chapitres dont cette partie se compose, depuis ses "origines" jusqu'à "l'héritage lansonien"⁸.

L'histoire littéraire serait-elle devenue, finalement, une matière historique?

Antoine Compagnon s'en est voulu l'historien, dans les années 1980, par la publication en 1983 du livre *La Troisième République des Lettres : de Flaubert à Proust*⁹ et, en 1989, de l'article intitulé "La littérature à l'école"¹⁰, publié dans la somme de Denis Hollier, *A New*

⁶ V. Maria Hermínia A. Laurel, *História literária e ensino da literatura francesa em Portugal: 1957-1974* (thèse tapuscrite, Universidade de Aveiro, 1989).

⁷ Antoine Compagnon, "La littérature à l'école", Denis Hollier (dir.), *De la Littérature* (Paris : Bordas, 1989), p. 772.

⁸ Alain Vaillant, *L'histoire littéraire* (Paris : Armand Colin, 2010), pp. 5-6.

⁹ Antoine Compagnon, *La Troisième République des Lettres : de Flaubert à Proust* (Paris : Seuil, 1983).

¹⁰ Antoine Compagnon, "La littérature à l'école", *op. cit.*, pp. 768-772.

History of French Literature, à une époque où les études littéraires se trouvaient dans une situation, pour le moins, ambiguë. L'espace laissé vacant par le déclin de la théorie ne lui semblait alors pas prêt à être occupé par d'autres approches au prestige équivalent. Deux titres dont la portée politique ne saurait être plus significative, qui situent l'origine institutionnelle de la discipline d'histoire littéraire au seuil de l'histoire des facultés des lettres ; une discipline contemporaine aussi de la pensée coloniale de Jaurès, profondément ancrée, à son tour, dans l'idéologie républicaine de l'époque, que le sociologue et historien de la langue, Jean-Louis Calvet, considère en ces termes: "La III^e République est à la fois, et avec la même bonne conscience, la période de la dictature de la langue française dans l'hexagone et celle de la colonisation outre-mer et de la glottophagie qui s'ensuivit."¹¹ La persistance de l'idéal républicain comme soutien de l'idéologie de l'histoire littéraire est reconnue par la plupart des historiens de la littérature. Circonstance intéressante pour notre hypothèse de travail sur l'histoire littéraire, qui nous fera mieux comprendre la cohabitation difficile entre les présupposés de la discipline — ceux qui l'ont produite, mais aussi ceux qui la font subsister — et les présupposés politiques des études francophones, en ce que ceux-ci mettent en valeur les différents usages de la langue française, leur territorialité extra-frontalière se définissant en dehors de la correspondance entre une langue et une nation comme postulat identitaire¹².

Il est tout aussi intéressant de remarquer que l'histoire littéraire a séduit des chercheurs outre-Atlantique, depuis la fin des années 1980 jusqu'à nos jours.

La publication du livre cité de Denis Hollier, à l'époque directeur du département de littérature française à l'université de Yale, le prouve.

¹¹ Jean-Louis Calvet, *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie* (Paris : Hachette, 1974), p. 178.

¹² L'insertion de quelques auteurs francophones aux programmes de français, l'attribution de prix littéraires prestigieux à des auteurs comme Tahar Ben Jelloun (l'auteur caustique, il est vrai, de *L'hospitalité française* (1984)), prix Goncourt en 1987 pour le roman *La Nuit sacrée*, ou Patrick Chamoiseau, qui reçut le même prix en 1992, pour le roman *Texaco*, ou le volume croissant des publications exogènes en français n'assurent pas encore la légitimation des études francophones en France à l'époque.

L'édition française de cette somme volumineuse, publiée en 1993, chez Bordas, porte le titre curieux, vaguement staëlien, *De la littérature*. Selon François Cusset¹³, la fidélité au titre original de cet ouvrage aurait risqué la confusion avec le concept de F. Braudel de la *nouvelle histoire* ; une traduction difficile sans doute aussi, à notre avis, dans le contexte des études littéraires françaises, profondément marqué par la tradition de l'histoire littéraire positiviste, à laquelle une *nouvelle histoire de la littérature française* conviendrait difficilement. Effectivement, ce projet montre qu'il est possible d'écrire l'histoire littéraire en dehors de la France; de porter un regard de loin sur cette discipline, devenue identitaire, et de la concevoir selon une autre méthodologie que celle de Lanson et, de plus, de l'écrire avec la contribution d'auteurs qui ne sont pas tous des historiens de la littérature, ni de nationalité française, et qui ne travaillent pas forcément dans des universités françaises. Reste que ce livre est rarement mentionné dans les travaux concernant l'histoire de l'histoire littéraire, malgré le caractère innovateur de sa composition — exotopique — à l'époque où il parut.

Une autre histoire littéraire voit le jour, en 2010, également venue d'ailleurs, qui se propose d'aborder la production littéraire en français à l'heure actuelle, celle de la globalisation. Dirigée par Christie McDonald et Susan Suleiman, *French Global : A New Approach to Literary History*¹⁴ se veut également une histoire de la circulation de la littérature, de la langue, de la culture françaises dans le monde. Bien que se reconnaissant dans la ligne de la recherche inaugurée par Denis Hollier, les coordinatrices de ce livre se démarquent de son héritage, et considèrent ce livre encore très centralisé sur les référents français.

L'espace déserté par la théorie et la critique s'ouvre, à partir des années 1980, à d'autres champs disciplinaires. L'un d'eux, celui de l'histoire culturelle, dont les réputés historiens Pascal Ory, Roger Chartier ou Jean-Yves Mollier définissent le champ, apporte des

¹³ François Cusset, *La décennie : le grand cauchemar des années 1980* (Paris : La Découverte, 2008).

¹⁴ Christie McDonald & Susan Suleiman (eds), *French Global: A New Approach to Literary History* (Columbia University Press, 2010).

perspectives fécondes à l'histoire littéraire¹⁵. Définie dès 1981 par Pascal Ory comme l' "histoire sociale des représentations", l'histoire culturelle attribue une place fondamentale à la littérature, comme source d'information privilégiée; cette discipline allait ébranler profondément l'apparente stabilité de l'histoire littéraire. À la suite de la traduction en France, au seuil des années 1970, du livre de Richard Hoggarth, *The Uses of Literacy* (1957) — considéré comme l'œuvre inaugurale des études d'histoire culturelle —, sous le titre *La culture du pauvre*, aux éditions de Minuit, par Jean-Claude Passeron¹⁶, plusieurs ouvrages voient le jour qui témoignent des rapports complexes que la littérature entretient avec le milieu historique, politique et culturel. Cette nouvelle perspective informe des collections d'histoire littéraire, parues en France ou à l'étranger, dont l'objectif est de reconstituer *la vie littéraire* de la France¹⁷.

L'apport de l'histoire culturelle à l'histoire littéraire est à mesurer, à notre sens, par ses effets méthodologiques. Les projets développés dès l'émergence de la discipline montrent que "la littérature n'habite pas un espace autonome", et que l'étude des œuvres gagne à être abordée "en situation"¹⁸: l'histoire culturelle apporte aux études historiques sur la littérature des outils qui permettent de mieux situer les œuvres dans leur temps, par la reconstitution de leur genèse, de même que par la reconstitution de l'univers éditorial et les circonstances historiques et sociales de leur lecture (de leur *circulation*¹⁹). Grâce à cette nouvelle discipline, le champ des auteurs et des livres s'élargissait: elle contribuait

¹⁵ La fondation du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines, par Pascal Ory, à l'université de Versailles-Saint-Quentin en Yvelines en 1992, plus tard dirigé par Jean-Yves Mollier, constitue l'aboutissement de tout un travail préparatoire au long des années 1980.

¹⁶ Disciple de Bourdieu, il transmettra l'empreinte de sa formation à la traduction de ce livre.

¹⁷ Expression qui remonte d'ailleurs au projet d'histoire littéraire de Lanson.

¹⁸ Expression que l'histoire culturelle n'emploie pas au sens de l'engagement sartrien. Jean-Yves Mollier, "Histoire culturelle et histoire littéraire" (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 3, juillet-septembre, 2003), pp. 597-612.

¹⁹ Concept-clé que David Damrosch développera au seuil du XXI^e siècle, dans le contexte des études de "world literature". V. David Damrosch, *What is World Literature?* (Princeton University Press, 2003).

à la relativisation de la notion de *valeur* littéraire, la transposant vers d'autres domaines disciplinaires — ceux de la sociologie de la lecture et de l'histoire de l'édition — et la configurait à la mesure des analyses péritextuelles ou éditoriales qui déterminent "l'attente" des lecteurs. L'histoire culturelle soumettait le *canon* (qui se voulait, par essence, intemporel) au facteur *temps*, référé au réel contemporain. L'apport de l'histoire culturelle à l'histoire littéraire se révèle déterminant dans des domaines qui intéressent particulièrement cette discipline, et que l'historien Jean-Yves Mollier identifie comme ceux de la production, de la diffusion, de la réception des livres²⁰. Pour l'historien, ces domaines constituent le nouvel "espace littéraire" qui s'offre à l'histoire culturelle dans ses recherches sur des objets littéraires. Celle-ci interroge différemment les œuvres et leurs auteurs, dépassant le cadre de l'histoire littéraire, et la portée politique de ses questionnements est révélée par le dévoilement des circuits de pouvoir et les choix idéologiques que leur champ interdisciplinaire implique.

Pourtant, malgré le "cloisonnement disciplinaire" que constatait François Cusset dans son livre *French Theory: Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis*²¹ dans les universités américaines à la même époque, le débat se poursuivait outre-Atlantique; l'"exil intellectuel" français²² y nourrissait le passage des études françaises aux études postcoloniales; la "French Theory" l'emportait dans les universités américaines, qui accueillait aussi les plus grands penseurs du mouvement postcolonial: la triade Edward Said — Homi Bhabha — Spivak, se nourrit de la pensée de Roland Barthes, de Michel Foucault, de Jacques Derrida...

Si les perspectives d'ensemble interdisciplinaires apportées par l'histoire culturelle ont été déterminantes à partir des années 1980, face à une histoire littéraire qui devenait elle-même un objet historique, il faudra d'autre part tenir en considération l'ouverture du cadre théorique

²⁰ Jean-Yves Mollier, "Histoire culturelle et histoire littéraire", *op. cit.*, pp. 601-605.

²¹ François Cusset, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux Etats-Unis* (Paris : la Découverte, 2005), p. 334.

²² V. Nadège Veldwachter, "Littérature française et littératures francophones : une union inconvenante?" (N.° 8, LHT, Dossier, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL: <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=236>).

(en France et ailleurs), à l'époque, à la pensée de Bakhtine²³, grâce aux travaux de Julia Kristeva (dès les années 1960) et aux traductions de Tzvetan Todorov, qui l'ont divulguée à partir des années 1980. À l'opposé de toute conception essentialiste de la littérature, Bakhtine est considéré par Vaillant, "le principal théoricien de l'histoire littéraire du XXe siècle"²⁴. Les changements que le concept de *dialogisme* introduit dans une vision nationaliste et monolithique de l'histoire littéraire deviennent manifestes. Effectivement, la conception bakhtinienne du langage, dont l'usage "ne sert [...] pas prioritairement à un homme pour exprimer sa pensée, mais aux hommes réunis en société à échanger et à dialoguer", se révèle incompatible avec une histoire littéraire conçue comme une galerie de "grands auteurs" qui se servent de la parole pour ne s'exprimer qu'individuellement, et se constituer en leurs propres récepteurs; de même, la pensée bakhtinienne préfigure-t-elle une histoire de la littérature intéressée par les circonstances sociales et historiques de l'énonciation. Le dialogisme permet de penser autrement les rapports entre la littérature et le réel, entre le texte littéraire et le langage, tout en valorisant la "plurivocité" du texte littéraire. Pour Bakhtine, la tâche de l'écrivain est plutôt celle de faire jouer les divers registres discursifs par lesquels s'expriment ses personnages. Il conviendrait ainsi de renforcer l'importance des changements de perspective opérés par les concepts bakhtiniens pour une ouverture de l'histoire littéraire à d'autres littératures. Et la possibilité d'une autre histoire littéraire devrait être prise en compte dans le cadre de l'analyse des conditions de possibilité des littératures francophones. La dynamique propre à une histoire littéraire fondée sur des rapports dialogiques entre des chronotopes situés dans des temps et des sociétés mouvantes et non plus sur la permanence d'un canon a-historique, pourrait répondre à la valorisation du pluralisme des sociétés humaines parachevée par une histoire des littératures francophones, inspirée des thèses bakhtiniennes.

Pourtant, le domaine où le changement de paradigme — d'une histoire littéraire monologique à une histoire littéraire fondée sur la

²³ En 1981, Todorov publie *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique suivi des écrits du cercle de Bakhtine* (Paris : Seuil).

²⁴ Alain Vaillant, *L'histoire littéraire, op. cit.*, p. 162.

relation dialogique, d'une conception essentialiste de la littérature à une conception de la littérature comme un effet de lecture²⁵ — aurait semblé naturellement attendu, les études comparées (vers lesquelles s'étaient déplacées depuis les années 1970 et 1980 les études francophones aux États-Unis), est encore marqué en France par un eurocentrisme prononcé pendant les dernières décennies du XXe siècle. Daniel-Henri Pageaux rappelle la réforme Fouchet en 1966, qui instaure la littérature comparée comme "matière obligatoire pour les 2 premières années de l'université sous le nom d' "histoire littéraire générale"²⁶, malgré la parution en 1963 de deux ouvrages fondamentaux pour le questionnement de l'histoire littéraire: de René Étiemble, *Comparaison n'est pas raison*; et de Roland Barthes, *Sur Racine*. La définition de littérature comparée qu'avaient donnée Claude Pichois et André-Michel Rousseau en 1967 est reprise par Yves Chevrel en 1989; c'est la définition qui convient encore aux études comparées (françaises) en 1994, telle que Daniel-Henri Pageaux la reproduit dans son livre:

La littérature comparée est l'art méthodique, par la recherche de liens d'analogie, de parenté et d'influence, de rapprocher la littérature d'autres domaines de l'expression ou de la connaissance, ou bien les faits et textes littéraires entre eux, distants ou non dans le temps ou dans l'espace, pourvu qu'ils appartiennent à plusieurs langues ou plusieurs cultures, fissent-elles partie d'une même tradition, afin de mieux les décrire, les comprendre et les goûter.²⁷

La perspective européenne et anthropocentrique détermine la démarche comparatiste française depuis les origines de l'histoire littéraire avec laquelle elle semble se confondre au moins jusqu'aux années 1950, sinon encore en 1983, en 1989, et à la fin du siècle, en 1994, date à laquelle Daniel-Henri Pageaux publie *La littérature générale et comparée*, chez le même éditeur de *La littérature comparée*, de Claude

²⁵ Stanley Fish avait déjà publié en 1980 son livre *Is There a Text in this Class. The Authority of Interpretive Communities* (Cambridge MA: Harvard University Press, 1980), où il développe le concept de "communautés interprétatives".

²⁶ Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée* (Paris : Armand Colin, 1994), p. 11.

²⁷ *Ibidem*, p. 12.

Pichois et André-Michel Rousseau, Armand Colin; pour ce critique (qui cite Lévi-Strauss), “il existe au plus profond de l’interrogation comparatiste, une dimension, une résonance anthropologique, entendue au sens le plus large”²⁸.

L’étude de la “relation complexe” des “rapports entre la production littéraire et la poétique de l’altérité”²⁹ ouvre d’autres voies à la recherche comparatiste française sur le domaine francophone que celles proposées par les études postcoloniales d’origine anglo-saxonne, qui privilégient les conflits politiques, identitaires, de genre, des minorités, les phénomènes d’hybridation dont la littérature se fait l’écho.

Une perspective différente est celle proposée par Jean Bessière et Jean-Marc Moura, qui questionnent le caractère réducteur de la correspondance entre littératures francophones et littératures postcoloniales, le domaine des premières dépassant, largement, celui des secondes. C’est le cas, notamment, des littératures belge en français ou de la littérature romande, dont les champs étaient soutenus par un solide réseau éditorial et de recherche dès le tournant des années 1950³⁰. Constatant que l’“usage du terme postcolonialisme à propos des littératures francophones contemporaines est peu fréquent tant chez les écrivains francophones que chez les critiques francophones”³¹, en raison de “traditions” et d’une “histoire coloniale et post-coloniale” différentes dans les deux domaines culturels, le domaine anglo-saxon et

²⁸ Daniel-Henri Pageaux, *La littérature générale et comparée*, p. 183.

²⁹ Daniel-Henri Pageaux, “Identité, altérité, francophonie. Perspectives comparatistes”, in Daniel-Henri Pageaux, *Trente essais de littérature générale et comparée ou la corne d’Amalthée* (Paris : L’Harmattan, 2003), p. 297.

³⁰ Les Archives et Musée de la Littérature étaient fondés à Bruxelles en 1958 par Joseph Hanse, et le Centre de recherche sur les lettres romandes, à l’université de Lausanne par Gilbert Guisan, en 1965, institutions fondamentales pour l’appui à la recherche littéraire belge et suisse.

³¹ Selon Jean-Marc Moura, “le substantif FRANCOPHONIE [...] est rarement utilisé avant 1962”, année où “la revue *Esprit* consacre un numéro au ‘Français langue vivante’ qui s’intéresse à la francophonie”, année aussi de l’indépendance de l’Algérie. V. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (Paris : PUF, 1999), p. 1.

le domaine français³², ces deux critiques se démarquent définitivement du concept d'*universalité* du français³³ sous-jacent à l'idéologie de l'histoire littéraire positiviste. Le programme d'études qu'ils proposent se fonde sur quelques postulats de base, dont le premier renvoie à la situation de la langue désormais considérée dans des espaces transfrontaliers et transculturels; en conséquence, il leur est possible de défendre que "les littératures francophones [...] dessinent un état de globalisation de la littérature [...] qui n'exclut pas les divisions internes des divers champs nationaux — y compris le champ français", et de soutenir que la situation des littératures francophones ne relève plus "d'un postcolonialisme, mais du croisement de situations nationales et de cette situation transnationale qui est la justification même de la francophonie"³⁴; finalement, ces postulats permettent de "révoquer" non seulement la "lecture homogénéisante" de la critique postcoloniale, et ses postulats *adversatifs*, dont la préfixation spécifique "pré", "post" situe les typologies francophones temporellement et spatialement³⁵, mais également de révoquer l'impasse identitaire franco et euro-centré qui caractérisait, du point de vue politique, le discours comparatiste français, fortement ancré sur l'histoire littéraire positiviste, tel que le reconnaissait André Compagnon dans les années 1980 déjà.

Une perspective radicalement différente se profile au tournant du siècle, avec les propositions de Franco Moretti qui délocalise l'approche comparatiste euro-centrée à la faveur de nouvelles "Conjectures on world literature"³⁶. Dans cet article, publié au seuil d'une œuvre que des projets plus vastes développeront par la suite, dont celui, ambitieux,

³² Jean Bessière et Jean-Marc Moura, *Littératures postcoloniales et francophonie* (Paris : Honoré Champion, 2001), p. 7.

³³ Tel que l'Académie de Berlin l'avait conçu, que les travaux de Rivarol l'avaient confirmé au XVIIIe siècle, et que le premier emploi de l'expression *francophonie* par Onésime Reclus le consacre. Pour ces aspects historiques, v., parmi une bibliographie abondante, Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*; Charles Forsdick et David Murphy, *Francophone Postcolonial Studies: A Critical Introduction* (London: Arnold, Oxford University Press, 2003).

³⁴ Jean Bessière et Jean-Marc Moura, *Littératures postcoloniales et francophonie*, *op. cit.*, p. 8.

³⁵ *Ibidem*, p. 150.

³⁶ Franco Moretti, "Conjectures on world literature" (*New Left Review*, 1, Jan. Feb., 2000).

d'une histoire du roman à l'échelle mondiale³⁷, Franco Moretti introduit des perspectives d'approche jugées iconoclastes à l'époque. S'il défie toute une tradition historiographique et comparatiste de la littérature à quitter définitivement le sol européen comme point de départ (mais aussi d'aboutissement) de la recherche, son projet va bien au-delà du simple élargissement des territoires en analyse. Sa vision critique de l'écriture de l'histoire et du comparatisme littéraires le mènent à la constitution d'un programme d'études politiquement engagé³⁸, qui interroge "les relations de dépendance et les effets de domination et d'hégémonie pouvant exister entre traditions littéraires et entre traditions critiques nationales [...] et sur la structuration des échanges littéraires internationaux"³⁹. Franco Moretti conjecture ses *modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature* sous la forme d'outils méthodologiques peu usuels dans les études littéraires, mais importants pour l'approche de leur matérialité, dont les "graphes de l'histoire quantitative, les cartes de la géographie et les arbres de la théorie de l'évolution"⁴⁰. Plutôt intéressé par l'étude des formes, qu'il conçoit du point de vue matérialiste (en héritage supposé de la "problématique marxiste des années 1960 et 1970"), Franco Moretti se propose de "re-concevoir" le champ littéraire à partir de nouveaux modèles, dont de "nouvelles distinctions temporelles, spatiales et morphologiques"; celles-ci lui permettront — c'est son objectif — de mieux percevoir et d'expliquer les "nombreux niveaux de la production littéraire et de leurs liens multiples avec le système social plus vaste"⁴¹.

Considérant le progressif abandon de la littérature par des courants tels le *new historicism* et les *cultural studies*, Moretti assume clairement

³⁷ La version originale de ce projet, *Il romanzo* (2001-2003), fut traduite en anglais en 2 volumes - *The Novel* (Princeton University Press, 2006).

³⁸ Pas forcément partidaire, mais qui témoigne de son désir de modifier les pratiques et les perspectives tant institutionnelles que d'études historiques et comparatistes de la littérature.

³⁹ V. Laurent Jeanpierre, "Problèmes de survie littéraire", in Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres : modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature* (Paris : Les Prairies ordinaires, 2008), p. 7.

⁴⁰ Franco Moretti, *Graphes, cartes et arbres : modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature* (Paris : Les Prairies ordinaires, 2008), p. 33.

⁴¹ *Ibidem*, pp. 126-127.

le besoin de revenir à la littérature, de la constituer “en nouvel objet d'étude”, à partir de nouvelles postures de lecture. “À la place des œuvres singulières, concrètes” qui demandaient une lecture en extension (et l'abandon d'un nombre considérable d'œuvres), et aussi une lecture de proximité (“close reading”, qui laissait peu de place au péri-texte sur l'importance duquel l'histoire culturelle avait déjà attiré l'attention, et qui privilégiait l'interprétation), il propose une “lecture de loin” (“distant reading”) qui lui permette d'avoir une vision d'ensemble de l'évolution littéraire, de parvenir à “un sens plus aigu de [l'] interconnexion globale” des œuvres⁴².

Poursuivant d'autres objectifs et répondant à une autre conception du comparatisme par le concept de “world literature”⁴³, David Damrosch propose actuellement d'étendre définitivement le domaine des études comparées à des espaces globaux, et d'envisager les dynamiques de *circulation* des œuvres dans ces espaces et leurs effets sur la vie littéraire. Un des aspects privilégiés par cette perspective d'approche littéraire est celui de la traduction, qu'elle valorise en ce que la traduction se révèle un des outils premiers pour la circulation des œuvres depuis un espace originaire vers les différents espaces de leur réception; le concept de “world literature” reconfigure ainsi l'histoire littéraire, en récupérant la dynamique historique qui lui est sous-jacente, en libérant cette méthode des frontières dans lesquelles l'enfermaient la fixité d'un canon dont la valeur se voulait transhistorique, mais qui restait profondément nationaliste. Le concept de “world literature” peut contribuer par ailleurs à la résolution des paradoxes fondamentaux de l'histoire littéraire : celui de la conciliation entre la singularité des œuvres et leur vie sociale,

⁴² *Ibidem*, p. 8.

⁴³ Bien que faisant également allusion à l'héritage de l'expression (et du projet) formulés par Goethe, de “Weltliteratur”, le concept de “world literature” ne saurait être confondu avec celui de “littérature-monde”, qui semblerait, à première vue, sa traduction naturelle. Effectivement, ce dernier surgit dans le cadre de la discussion autour des sphères d'inclusion des littératures française – “auteurs blancs du Nord (Beckett, Kundera, Cioran)” – et francophone, réduite aux “auteurs du Sud à la peau noire, ou jaune” tel que le rapporte Michel Le Bris, dans son article “Pour une littérature-monde en français”, Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde* (Paris : Gallimard, 2007), p. 24.

celui de l'approche synchronique et de l'approche diachronique des œuvres. Dans la mesure où l'analyse est déplacée d'un foyer unique, centralisé autour du seul écrivain et de ses intentions (que les exercices de l' "explication de texte" et de la "dissertation" se proposaient de récupérer afin de donner les "clés de lecture" de l'œuvre), pour saisir les processus de circulation des œuvres, en suivant le trajet de leurs traductions dans les espaces géographiques et temporels multiples, la notion de canon, que l'histoire littéraire fondait sur la convergence d'auteurs unanimement reconnus pour leur qualité exemplaire et que l'enseignement perpétuait, devient problématique. La circulation des œuvres démystifie la possibilité de la constitution d'un canon assigné à un espace national (ou même continental, tel le canon européen), ou à une temporalité limitée; pourtant elle n'invalide pas la notion de littérature nationale en elle-même, elle la relativise et lui ôte le caractère irréductible, exemplaire; l'objectif de la "world literature is not at all fated to desintegrate into the conflicting multiplicity of separate national traditions"⁴⁴. Partageant l'importance attribuée par le comparatiste réputé Guillén (qu'il cite) à lecture *effective* des œuvres (que l'école de Constance avait renforcée comme fondement de la théorie de la réception dès la fin des années 1950), la "world literature" se définit comme une manière de lire — ailleurs, et à partir de l'ailleurs —; pour Damrosch, "a work only has as an effective life as world literature whenever, and wherever, it is actively present within a literary system beyond that of its original culture"⁴⁵. Par ailleurs, cette notion rend inopératoire une autre notion problématique de l'histoire littéraire, celle de la périodisation, appliquée à d'autres littératures en français que la littérature française, étant donné la non-coïncidence des *mouvements* (et des *périodes*) de ces littératures. La notion de "world literature" problématise par ailleurs la notion de *valeur* telle qu'elle était conçue par le canon de l'histoire littéraire, ainsi que le caractère réducteur des notions de centre et de périphérie qu'une perspective globale affaiblit: davantage focalisée sur les différentes manières de lire, au gré des espaces et des temps traversés par les œuvres, la "world literature"

⁴⁴ David Damrosch, *What is World Literature?*, *op. cit.*, p. 5.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 4.

reconnaît l'importance de cette diversité; c'est elle qui détermine, finalement la vie (ou la mort) des œuvres, c'est elle qui leur attribue la *valeur* littéraire: "It is important from the outset to realize that just as there never has been a single set canon of world literature, so too no single way of reading can be appropriate to all texts, or even to any one text at all times."⁴⁶

Diverses tendances caractérisent les études comparatistes dans l'actualité en fonction de nouvelles stratégies théoriques et méthodologiques géopolitiques. Ces diverses tendances problématisent une conception monodisciplinaire, franco ou euro-centrée des études littéraires, depuis que l'histoire culturelle, les sciences humaines, les études postcoloniales et le décentrement européen sous-jacent aux nouvelles approches des textes (dont la posture de "distant reading" (Moretti) ou celle de la "world literature" (Damrosch)) ont introduit des pratiques interdisciplinaires dans l'approche des textes.

Il conviendrait de revenir sur l'un des domaines où ces pratiques sont largement stimulées, les *cultural studies*, et sur des mouvements de retour au texte qui se développent actuellement en quête d'autres formes d'engagements politiques et littéraires.

Attardons-nous, d'abord, sur la question de l'interdisciplinarité dans le domaine des études littéraires.

Lancée aux Etats-Unis par Stanley Fish, au cœur des années 1980, à un moment où le radicalisme politique laissait son empreinte sur tout débat intellectuel⁴⁷, la réflexion sur l'interdisciplinarité fut promue par la vogue des sciences humaines (la linguistique structurale, l'anthropologie, la psychanalyse, la sociologie ou l'histoire) en France à partir des années 1970 et 1980. Ce débat n'est pas clos⁴⁸; et les aspects institutionnels, théoriques et critiques évoqués continuent à être d'actualité, à l'époque

⁴⁶ *Ibidem*, p. 5.

⁴⁷ A partir d'une conférence de la *Modern Language Association* en 1988. Traduction en français accessible en consultant: "De la difficulté d'être interdisciplinaire" (N.° 8, LHT, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL: <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=290>).

⁴⁸ Alain Caillé, "Université, disciplinarité et interdisciplinarité" (*Revue du MAUSS permanente*, 11 juin 2009 [en ligne]: <http://www.journaldumauss.net/spip.php?article523>).

où les études culturelles attirent bien des chercheurs (“littéraires”) et que les pratiques interdisciplinaires s’institutionnalisent à l’université. La légitimité de la discipline littéraire est au cœur du débat⁴⁹. Si, pour Guillaume Bridet, la cohabitation entre les sciences humaines et les études littéraires se solde dans un rapport de “violence symbolique”,

Ce que les sciences humaines infligent aux études littéraires, c’est une rupture avec le mythe de l’œuvre absolument singulière fruit d’un génie supérieur. Mais ce que la littérature fait aux sciences humaines, c’est de les contraindre à la considération de singularités qu’elles sont d’autant plus impropres à saisir qu’elles entendent atteindre un haut degré systémique⁵⁰

[...]

L’opération à laquelle se livrent les sciences humaines peut finalement être assimilée à une opération de traduction impliquant plus ou moins nettement l’idée de leur supériorité sur la littérature. Un texte écrit dans une langue donnée (littéraire) se trouve traduit dans une autre langue (scientifique) qui se présente comme plus claire et plus à même de désigner précisément le réel.⁵¹

pour Jan Baetens,

L’adoption précipitée ou systématique d’une approche interdisciplinaire peut fort bien être interprétée comme un signe de faiblesse essentielle : plus on doute des acquis ou des possibilités d’invention de sa propre discipline, plus on semble prêt à chanter les louanges de l’interdisciplinarité.⁵²

⁴⁹ La bibliographie est abondante sur cette problématique. V., entre autres, Emmanuel Boulu (dir.), *L’autorité en littérature* (PU Rennes, 2010); Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature?* (Paris : Armand Colin, 2010), Todorov, *La littérature en péril* (Paris : Flammarion, 2007), les travaux du groupe LEA/Lire en Europe aujourd’hui (<http://www.ru.nl/lea/>), le n.° spécial de la revue *Carnets*, “Cultures littéraires : nouvelles performances et développement”, publié en 2009 (<http://revistas.ua.pt/index.php/Carnets/issue/view/29/showToc>).

⁵⁰ Guillaume Bridet, “Ce que les sciences humaines font aux études littéraires (et ce que la littérature fait aux sciences humaines)” (Dossier, LHT, N.° 8, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL: <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=228>), Résumé.

⁵¹ *Ibidem*, § 14.

⁵² Jan Baetens, “Une défense ‘culturelle’ des études littéraires” (Dossier, LHT, N°8, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL: <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=218>), § 2.

La pratique interdisciplinaire — en ce qu'elle reconfigure la hiérarchisation des disciplines — s'oppose à la spécialisation des savoirs, la défense de celle-ci s'associant, pour Stanley Fish, aux plaintes sur "le déclin de la culture dans un monde privé de cohérence et dont le centre a disparu". Problématique importante pour les études francophones — dangereusement dé-centrées, par rapport aux valeurs sous-jacentes à une histoire littéraire fondée sur l'association politique entre la langue, la nation, le territoire.

C'est aussi dans ce contexte que Stanley Fish reconnaît l'indiscipline foncière et les capacités de rupture du système des études en lettres. Si la réflexion de Fish semble aujourd'hui parfaitement datée⁵³, elle aide cependant à mieux comprendre les contours politiques des rapports entre l'université et la société, au moment où la "plénitude" souhaitée de la formation universitaire cède la priorité à des formations professionnelles dont la garantie est de plus en plus éphémère. Les contours politiques des options d'enseignement universitaire deviennent plus évidents lorsqu'il s'agit des littératures francophones. C'est dans ce contexte — et parce qu'elles permettent une pratique interdisciplinaire effective — que Fish célèbre le "surgissement des études culturelles", à l'intérieur desquelles se situaient, pour lui, les études francophones.

C'est à l'écriture de cette autre histoire littéraire — celle des littératures francophones — que Jean-Marc Moura fait appel, en réfléchissant à l'apport des études postcoloniales à ce projet.

L'ancrage politique des études postcoloniales n'est plus à démontrer aujourd'hui. À la suite du passé colonial de la France, les littératures francophones ont constitué l'un des premiers domaines étrangers à intéresser les études postcoloniales d'origine anglo-saxone⁵⁴. Or, face à l'importance dont se revêt l'histoire du colonialisme pour l'histoire de l'Europe et du monde, dont l'éveil des indépendances a conditionné

⁵³ V. Anna Magdalena Elsner, "Aucune discipline n'est une île ou de l'importance de répondre à Fish" (LHT, N.° 8, Traduction, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL: <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=288>), et Wojciech Malecki, "Neopragmatism and the Question of Interdisciplinarity: The Case of Stanley Fish" (*Human Affairs*, 19, 2009), pp. 96-104.

⁵⁴ V. Charles Forsdick et David Murphy, *Francophone Postcolonial Studies: A Critical Introduction*, (Arnold: Oxford University Press, 2003).

l'émergence des littératures francophones, la perspective pragmatique adoptée par les études postcoloniales sur ces littératures questionne profondément le modèle et la méthode que l'histoire littéraire appliquait aux études françaises. Ce sont les "conditions de production et [les] contextes socio-culturels dans lesquels s'ancrent ces littératures" qui intéressent les études postcoloniales, "évitant de les traiter comme de simples extensions de la littérature européenne qui n'auraient pas à être situées pour être comprises"⁵⁵, du simple fait de l'utilisation des mêmes langues⁵⁶, et reconnaissant leur autonomie face aux anciennes métropoles. Effectivement, les études francophones invitent à la problématisation de quelques-uns des postulats fondateurs de l'histoire littéraire, notamment de son régime d'historicité, le canon, la périodisation, les frontières de la littérature française. Pour Jean-Marc Moura,

La critique postcoloniale souligne [...] la nécessité d'une attention à la dimension politique de la littérature ([à] l'une des plus remarquables dynamiques historiques du XXe siècle, les décolonisations), la prise en compte de l'un des faits majeurs de ce temps, la globalisation, elle fournit en outre des cadres d'approche pragmatiques de ces littératures, les distinguant de l'étude traditionnelle, nationale, des lettres sans pour autant les opposer de façon rigide à ces dernières.⁵⁷

Chronologiquement proche, à son origine, des indépendances, la pertinence de la désignation de postcolonial se perd face à la reconnaissance de ces mêmes indépendances, comme le remarquent Jean-Marc Moura, et Spivak (citée par Moura): "Si les écrivains des ex-colonies ne sont plus contraints par le legs du passé, à quoi bon appliquer à leurs écrits le label de 'postcolonial'?"⁵⁸.

⁵⁵ Jean-Marc Moura, "Les études postcoloniales : pour une topique des études littéraires francophones", Lieven Hulst et Jean-Marc Moura, *Les études littéraires francophones : état des lieux* (Université Charles-de-Gaule/Lille 3, coll. UL3 Travaux et recherches, 2003), p. 51.

⁵⁶ Situation que la Francophonie, depuis sa fondation par Charles de Gaulle à la suite de la décolonisation, valorise en premier, tout son programme étant centré sur des projets de développement de la langue française.

⁵⁷ Jean-Marc Moura, "Les études postcoloniales", *op. cit.*, p. 60.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 61, n. 42.

La constitution d'un domaine d'études particulier — celui des études francophones — s'est révélée le lieu d'un débat particulièrement fructueux pour l'avenir des études littéraires: la discipline d'histoire littéraire — et avec elle, les disciplines de littérature française qu'elle soutient, en termes méthodologiques, critiques et théoriques — établit un rapport de forces délicat avec ce nouveau domaine d'études.

Il est très intéressant de remarquer que le remplacement des études françaises, parfois chaotique, par les *cultural studies* et les études francophones dans les universités américaines qui en ont fait l'expérience dans les années 1980 (expérience stimulée par des contextes politiques, philosophiques et institutionnels différents aux États Unis et en France⁵⁹) est évoqué comme une situation à éviter, de nos jours, dans l'université française. Le discours décliniste a envahi bien des cénacles, dès la fin du millénaire, mais la défense des études littéraires articule des arguments qui ne situent plus dans la sphère de l'identification entre études littéraires, histoire littéraire et idéal républicain. L'intérêt envers les littératures francophones (ou les littératures *en français*, selon la perspective de la "world literature") et les *cultural studies* (qu'il ne faudrait pas confondre avec l'histoire culturelle, de modèle français) augmente. Face à cette nouvelle réalité, Jan Baetens, s'inspirant du modèle des *cultural studies*, considère néanmoins que ceux-ci peuvent "insuffler un nouveau dynamisme aux études littéraires, menacées de toute part", en proposant de nouveaux outils d'analyse; le concept d'*études littéraires culturelles*, lui permettrait de concilier les études littéraires et les études culturelles. Tant pour l'histoire littéraire que pour les études culturelles, le texte

⁵⁹ Jan Baetens analyse les raisons d'ordre historique et politique, philosophique et institutionnelle pour lesquelles les *cultural studies* ne se sont pas institutionnalisées en France en même temps qu'elles le furent aux Etats-Unis, pendant les années 1980, en résultat de contextes différents. À une période d'intenses revendications 'communautaires' qui ont stimulé le triomphe de ces études outre-Atlantique, s'opposaient en France les années de "libéralisme économique, d'effondrement de l'avant-garde et de déclin du militantisme", alliés au sentiment français d'anti-américanisme latent. J. Baetens, "Les 'études culturelles', encore une exception française?", Lieven Hulst et Jean-Marc Moura, *Les études littéraires francophones*, *op. cit.*, pp. 43-46.

littéraire est un document. Jan Baetens propose d'en faire un lieu de parole, d'échange, entre lire et écrire : pour cela il propose d'établir des liens méthodologiques entre les études culturelles et la rhétorique — se situant donc dans le mouvement contemporain du retour au texte (que nous considérons comme un retour au texte *agissant*, tenant compte de l'approche du texte comme une pratique culturelle par Jan Baetens), dans le cadre des situations de communication que l'histoire littéraire et les études culturelles avaient abandonné :

La grande leçon des études culturelles aux études littéraires devrait être que lire et écrire s'impliquent durablement : les techniques d'analyse littéraire ne seraient pas un but en soi, mais au service d'un apprentissage de l'écriture ; inversement, la maîtrise de l'écriture ne devrait pas faire de l'écrivain un non-lecteur, mais un lecteur supérieur, capable d'évaluer le travail des autres et de proposer le cas échéant des remèdes, le tout dans un esprit "public", c'est-à-dire accompli en présence d'autrui (avec ou contre lui, peu importe) et en vue d'une action ayant des effets dans la vie de la société.⁶⁰

Est-ce à dire que les études littéraires (et l'histoire littéraire, avec laquelle ces études ne se confondent plus), dont le champ s'élargit naturellement aujourd'hui aux littératures 'en français', s'intéresseront à la notion de *valeur*, que des usages documentaires ou théoriques des textes semblent avoir éludée?

La notion de valeur est reprise par Jouve dans cette ligne de pensée, intéressé par la "relation *esthétique*" ou "*artistique*" que le lecteur entretient avec l'œuvre littéraire. La première, focalisée sur "ce qui renvoie au sentiment du beau", la seconde sur "ce qui désigne notre relation à l'œuvre d'art (qui non seulement ne se limite pas au sentiment du beau, mais n'en a peut-être même pas besoin)"⁶¹, ces relations sont variables dans le temps et déterminées par "les habitudes mentales d'une époque", qui conditionnent notre appréhension des textes et, par conséquent ce que le texte "exprime"⁶² au moment de la lecture.

⁶⁰ Jan Baetens, "Une défense 'culturelle' des études littéraires", *op. cit.*, § 21.

⁶¹ Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature?* (Paris : Armand Colin, 2010), p. 142.

⁶² *Ibidem*, p. 168.

Des mouvements de retour au texte se font entendre aujourd'hui qui problématisent autrement les rapports entre le littéraire et le politique, en réhabilitant la problématique de la valeur (Vincent Jouve) ou en criant l'urgence du retour aux études littéraires "actualisées" (Yves Citton), face à l'abandon du littéraire que risquait de provoquer la séduction interdisciplinaire. Celle-ci, nous l'avons vu, était ouverte par les *cultural studies* et les *postcolonial studies* (largement tributaires de mouvements politiques dont l'origine se situait outre-Atlantique, contestataires de la situation sociale des minorités, mais aussi du cloisonnement universitaire), au profit de l'engagement dans la lutte politique que l'idéal communautariste des années 1960-70 célébrait. D'autres formes d'engagement sont pourtant envisagées actuellement. Yves Citton en synthétise le programme opératoire, qu'il défend pour la société postcapitaliste contemporaine, en quête de nouvelles valeurs:

C'est en faisant parler la lettre des textes qu'on les met au service de la meilleure cause possible, celle d'une altérité qui enrichit notre perception du réel (et notre capacité d'agir sur lui) ; c'est en goûtant au plaisir propre de la littérature qu'on fait le geste politique le plus significatif, dans les sociétés d'abondance affairées à s'emprisonner dans l'aliénation travailliste.

L'auteur définit très clairement les frontières (et le retour de cette idée doit être relevée dans toute réflexion sur la question de l'interdisciplinarité) qui situent le domaine intra-littéraire et le domaine extra-littéraire:

Si [le lettré] veut toutefois "faire de la politique" d'une façon plus immédiate et plus classique, et surtout s'il compte obtenir des résultats dans le court terme, c'est plutôt du côté des organisations activistes visant *directement* à changer les lois et les rapports de forces existants qu'il ferait bien de s'engager.⁶³

Se refusant "à faire sortir la littérature d'elle-même, pour l'engager" dans des causes qui lui sont extérieures, non obstant leur

⁶³ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser : Pourquoi les études littéraires?*, op. cit., p. 31.

portée politique et sociale, Yves Citton refuse la confusion entre études littéraires et *cultural studies*, dans le cadre desquels le texte littéraire est perçu comme un objet de consommation de masse, à l’instar des “documents journalistiques, des shows télévisés, des commentaires sportifs, des graffitis, des tatouages”; pour ce critique, l’une des voix majeures de la revue *Multitudes*⁶⁴, “la meilleure contribution que les études littéraires peuvent apporter à ces mouvements politiques consiste à “s’engager à fond dans l’interprétation littéraire des textes (et non à s’emparer superficiellement d’une œuvre pour lui faire répéter des slogans déjà établis)”⁶⁵.

Yves Citton propose la libération des études littéraires de l’asservissement documentaire auquel risquent de les réduire les pratiques interdisciplinaires extérieures au littéraire, et il partage avec Stanley Fish la croyance dans les capacités de rupture du système que celui-ci avait reconnues aux études littéraires. Les propositions d’Yves Citton ouvrent la voie à la reconfiguration des rapports entre l’université et la société, une société qu’il souhaite affranchie de son assujettissement à des modèles d’organisation et de gestion surannés, mais que l’université, en tant qu’institution sociale, a tendance à reproduire (à la lumière des enseignements de Bourdieu).

Le discours décliniste revient en force à l’époque contemporaine, qui assimile le déclin des études littéraires (ou des études françaises, souvent prises dans une relation de synonymie) à la nostalgie de la République française, tel qu’Yves Citton le dénonce dans ses articles publiés dans la revue *Multitudes*. Pour Yves Citton,

les lamentations sur l’obsolescence du littéraire sont donc aussi vaines et trompeuses que celles qui déplorent la déliquescence de ‘l’idéal républicain’, auxquelles elles ont souvent partie liée. La Littérature (française) comme réceptacle sacré de l’identité nationale n’a pas plus d’avenir que la République (française) comme agent historique de l’émancipation des peuples. Le littéraire de demain appartient à qui fera l’effort de le mettre à l’épreuve des multitudes,

⁶⁴ V. <http://multitudes.samizdat.net>

⁶⁵ Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser : Pourquoi les études littéraires?*, op. cit., p. 31.

c'est-à-dire à l'épreuve de leur résistance même à perpétuer les illusions d'un unanimité défini *pour* elles, plutôt que *par* elles.⁶⁶

Actualiser l'histoire de l'histoire littéraire nous apprend aussi que, tel qu'Italo Calvino l'a exprimé, la littérature donne

*la voix à qui n'en a pas, donne un nom à qui n'a pas de nom,
et spécialement à ce que le langage politique cherche à exclure.*
Italo Calvino, *La Machine littérature* (traduction, 1984)

⁶⁶ V. http://multitudes.samizdat.net/spip.php?page=imprimer&id_article=1282, consulté le 2 mai 2012.